

INDEMNES

Eugenia Kléber

Traduit de l'espagnol par Tewfik Farès
avec la contribution de Marco Montroig

PERSONNAGES

DAVID : 40 ans

AISHA : 12 ans

MONICA : 35 ans

HELENA : 50 ans

SCÈNE II. PEU AVANT L'AUBE

David dans la cuisine. Tous les autres dorment. La feuille du journal est sur la table. David y dépose des couteaux, une paire de ciseaux, un pic à glace. On y voit aussi du coton, des compresses, une bouteille de whisky. David met des glaçons dans un seau et boit à la bouteille.

DAVID — Être un *clown* et y trouver la paix nécessaire. Un *clown* sans faux-nez ni costume qui serait uniquement la risée des adultes. Mais les miens, ma famille, seraient à l'abri sans crainte de l'humiliation, des moqueries et des insultes, comme la famille de ce pauvre type qui se produit dans les cabarets et qu'on voit à la télévision parce qu'il est le singe de foire du moment et qui doit en profiter à fond avant qu'un autre singe ne le remplace. Quand j'étais enfant, j'avais honte que mon père ramasse les pièces de monnaie et les mégots sur les trottoirs. Je ne me rendais pas compte qu'en réalité c'était un artiste. Mon père ne mendiait pas, ce n'était pas un mendiant, bien qu'on eût pu le croire à cause de son aspect. Je suis loin d'être comme lui.

Monica entre dans la cuisine. Elle va boire un verre d'eau, à moitié endormie, sans regarder vers la table. Elle aperçoit la bouteille et la caresse d'un geste mécanique.

DAVID — Il n'y a plus de bruit dans les rues.

MONICA — Il y en a dans ma tête. Je prendrai un verre ou deux cette nuit. Je le mérite bien.

DAVID — On avait dit que non, ni toi ni moi ne devions plus toucher à l'alcool.

MONICA — Tu es bien en train de boire.

DAVID — Juste une gorgée. J'ai mal à la gorge. J'ai dû prendre froid.

MONICA — Moi, ce sont mes tripes qui me font mal.

Monica prend la bouteille. Elle se sert dans le verre d'eau. Elle boit, puis observe la table.

MONICA — Tu ne pourras pas leur régler leur compte, ne te fais pas d'illusions. Je n'ai pas vu leurs visages.

DAVID : Ce n'est pas pour ça. (Bref silence)

Retourne te coucher.

David s'apprête à remettre la feuille du journal dans sa poche. Monica s'en saisit et lit en silence. Elle s'assoit en face de David.

MONICA — C'est peut-être un mensonge, ou une blague, ou une caméra cachée, ou bien un pari pour se divertir aux dépens de celui qui s'y laisse prendre et qui y croit. Les gens sont très cruels. Tu ne vas pas croire que c'est sérieux.

DAVID — Si. Ça pourrait être vrai aussi.

MONICA — En plus cela fait des années que tu n'as pas touché un piano.

DAVID — Ce n'est pas une annonce pour me produire à Carnegie Hall. C'est pour les salles des fêtes de différentes villes. Jouer avec quelqu'un comme Sam Evans est important, ce n'est pas n'importe qui, tout le monde le connaît.

MONICA — C'est un bouffon avec une veste à paillettes qui se prend pour Dieu.

DAVID — Un bouffon avec du talent et de l'argent. Il a beaucoup de mérite à vouloir continuer à jouer après avoir subi cet horrible accident.

MONICA — D'une seule main, comme la femme à barbe ou l'homme canon. Il cherche à attirer l'attention. Il ne s'enferme pas dans une cage, mais il profite de la curiosité morbide et de la pitié du public. (*Elle lit à haute voix l'annonce du journal*) : « Une seule audition aura lieu, le jeudi cinq octobre à sept heures de l'après-midi au Cabaret Valparaiso. Devront se présenter uniquement les pianistes privés de leur main gauche. Aucun autre artiste ne sera admis et aucun frais occasionné par la participation à cette audition ne sera remboursé ». Cette annonce te paraît sérieuse ? Combien de musiciens avec une seule main pourrait-il y avoir par ici ? Réfléchis.

DAVID — C'est pour ça que je dois y aller. Ils me donneront le job. C'est ma seule opportunité. Ce sera me mettre de nouveau sous les feux des projecteurs, reprendre ma carrière.

MONICA — Même son nom est tellement vulgaire et vieux jeu comme son look. Sam Evans est un pseudo ridicule.

DAVID — Je te rappelle que dans mon dernier travail j'ai passé des jours sans me lever de la cuvette des waters. J'ai réussi ce tour de force et gagné une médaille en laiton. Est-ce mieux que de partager l'affiche avec Sam Evans ? Je crois que non. Tu voudras bien m'aider ? Si je le fais, il se peut que j'échoue. Je buvais pour me donner du courage et pas parce que j'en avais envie.

MONICA — Tu m'expliques ton grand plan ?

DAVID — Il reste quatre jours pour l'audition du jeudi cinq. Si je me coupe la main gauche et qu'on va aux urgences à l'hôpital, comme si c'était un malheureux accident, j'aurais juste le temps de récupérer. Il faut le faire cette nuit. On n'a pas le temps de réfléchir ou d'en discuter pour prendre une décision demain.

MONICA — Ton histoire d'accident n'est pas crédible... Tu étais en train de couper des oignons et tu t'es tranché le poignet ? On pensera que tu me protèges, que c'est moi

qui t'ai agressé parce que toi et moi on n'arrête pas de se disputer. C'est ce qu'ils écriront dans l'enquête. C'est ce que tout le monde espère depuis que nous sommes arrivés dans cette ville. Ils ont vu nos gueules et ont dit : « Tous contre eux ! ».

DAVID — Sam Evans a eu un accident, la nouvelle est parue dans tous les journaux et on l'a interviewé à la télévision et à la radio. Les gens le croient et l'admirent.

MONICA — Toi, personne ne te connaît. Si Sam avait été dans la rue cette nuit pour parler à la foule, d'un côté comme de l'autre, on l'aurait écouté, on l'aurait applaudi et entendu. Lui et d'autres comme lui, des nouveaux venus sans drapeau voilà quatre jours à peine. Mais si c'est toi qui tu le fais, on t'égorge : « C'est qui celui-là, qu'est-ce qu'il veut, d'où vient-il pour oser nous parler, qu'est-ce qu'il a comme passeport, depuis quand il vit chez nous, qui lui a donné la permission de penser et d'avoir une opinion ? ». Voilà la différence : le bouffon en impose parce qu'il exalte leur cause et le scintillement de sa veste de fantoche les éblouit. C'est ça la différence entre avoir un pédigrée et être un moins que rien. Toi et moi nous sommes des chiens errants et faméliques.

DAVID — Il se peut que je perde connaissance, je vais très certainement perdre connaissance, tu ne dois pas avoir peur. Conserve ma main dans le seau avant que la glace ne fonde. Enveloppe mon moignon dans une serviette glacée et après appelle le 112. Dis-leur que je ne respire pas même si je respire. C'est ça, tu leur dis que je ne respire pas, que je saigne beaucoup et que tu as très peur. Que tu ressens des palpitations au cœur.

MONICA — Et les enfants ?

DAVID — Tu ne m'accompagneras pas à l'hôpital. Arrange-toi pour rester avec eux. Les médecins te tiendront au courant par téléphone.

MONICA — Mais tu peux mourir avant l'arrivée de l'ambulance, il se peut que tu te vides vraiment de ton sang et que j'aie une crise cardiaque. Le métro et les autobus sont encore en grève, le centre de la ville est bloqué et presque toutes les rues sont encore coupées. C'est très difficile de se déplacer au milieu de cette pagaille.

DAVID — Pas pour une ambulance.

MONICA — On ne sait pas quel est le temps d'attente à l'heure actuelle, les dernières informations ne nous parviennent pas. Nous sommes comme ce morceau de papier qui enveloppe le bébé mort : un journal périmé et sale.

DAVID — Je sais quelle version nous pouvons donner, ce sera plus frappant et plus crédible, mais il faudrait que tu viennes avec moi dans l'ambulance et que tu leur racontes ton agression. L'idée serait que je suis devenu fou quand tu me l'as appris, j'ai perdu la tête. Tu as bien essayé de m'arrêter mais tu n'as pas pu. Il ne reste plus de preuves dans ton corps mais tu peux leur donner des détails concrets qui soient crédibles. Et on ne nous enlèvera pas les enfants, à présent oui c'est nous les victimes,

on nous a agressés. N'est-ce pas logique qu'un mari devienne fou si on viole sa femme ?

MONICA — On m'a agressée, moi ; toi personne ne t'a touché que je sache. Et tu n'es pas devenu fou en apprenant ce qu'on m'a fait. Tu viens de dire que ce serait normal, que ce serait logique, mais je ne t'ai pas vu particulièrement fou ou furieux. Tu es resté à te demander comment te débarrasser d'une main, comment te couper une main. Tu n'es pas devenu fou, tu n'as pas hurlé, tu n'as pas crié vengeance, tu ne t'es pas précipité dans la rue à la recherche de ces trois hommes, tu ne t'es pas cogné la tête contre le mur.

DAVID — Cette situation n'est pas du tout agréable pour moi.

MONICA — Tu veux que je te console ? C'est à moi de te consoler ?

DAVID — Ne sois pas cynique. Regarde, voilà le couteau approprié, c'est un couteau de boucher. (*Il lui montre un grand couteau*) Je ne savais pas qu'on avait un comme ça à la maison.

MONICA — Je ne l'avais jamais vu.

DAVID — Et pourtant il était là, dans le tiroir. Il a dû arriver en volant.

MONICA — Ce couteau n'est pas à nous. Comment ne pourrais-je pas reconnaître facilement ce qui est à nous et ce qui ne nous appartient pas. Tu oublies que tu risquerais de compromettre dans tes histoires une personne innocente si tu l'utilises.

DAVID — Nous n'avons pas de temps, je ne veux pas tourner en rond. Je sais que tu n'as pas apporté ce journal à la maison par hasard, il n'y a pas de hasard. Si tu veux m'aider, prépare les serviettes, j'ai oublié de les apporter. Mets-toi là, près de moi, il faut le faire d'un seul coup, comme si on coupait les côtelettes d'un cochon de lait ou la tête d'un oiseau. Apporte aussi le téléphone, tu devras appeler immédiatement si tu ne veux pas que je meure.

On entend un hurlement suivi du bruit d'objets qui tombent et se cassent venant de l'intérieur de l'appartement. Monica et David se regardent et regardent ensemble vers la porte des chambres.

MONICA — Encore une fois. Voilà trois nuits qu'elle n'avait pas eu de crise, qu'elle dormait tranquille. Elle remarque notre nervosité, elle perçoit et absorbe tout ce qui est mauvais.

DAVID — Ce n'est pas notre faute. Elle ne fait pas ces crises parce qu'on ne fait pas les choses bien, parce que nous n'essayons pas de la soigner et de la protéger. Elle est malade, c'est une petite fille malade et elle ne va pas guérir. Ces trois nuits de calme, c'est parce qu'elle croyait que son amie Lorena était dans sa chambre et la protégeait. Maintenant non seulement elle la voit dans sa chambre, mais elle croit la voir aussi là, dehors, accrochée à un balcon. Ça veut dire qu'elle est sur le point de rechuter.

Monica traverse le salon et disparaît à l'intérieur de l'appartement. David prend une pomme, lève le couteau pour le laisser retomber de toutes ses forces. La lame du couteau reste plantée dans la table, la pomme est projetée d'un côté et de l'autre. David se débat avec le couteau pour le libérer.

Silence

Monica entre.

MONICA — Maintenant elle va s'endormir. Nous avons tous besoin de nous reposer tranquillement. (*Ramassant lentement les morceaux de pomme au sol qu'elle dépose au bord de la table.*)

David avale le contenu de la bouteille d'un seul trait. Il s'acharne sur le manche du couteau qu'il finit par extraire de la table.

MONICA — Si tu meurs je n'appellerai personne, je ne vais pas appeler pour qu'un inconnu m'entende pleurer au bout du fil. Je ne sais pas encore ce que je ferai mais je ne demanderai pas de l'aide. J'attendrai le matin, et alors je déciderai quoi faire.

DAVID — Qu'est-ce que tu veux dire ? Pourquoi veux-tu que je meure ?

MONICA — Tu pourrais perdre tout ton sang, ou perdre connaissance et te cogner la tête... ou être victime d'un infarctus... On n'a aucune idée de ce qui peut se passer quand on ampute une partie d'un corps vivant sans anesthésie.

Silence

DAVID — Je ne mourrai pas.

MONICA — (*mangeant les morceaux de pomme*) Non. Ou oui. On verra.

DAVID — (*dubitatif*) Tu veux le faire toi ? (*il lui offre le couteau. Monica refuse en hochant la tête pendant qu'elle mastique*). Ce sera préférable avec les yeux fermés. J'ai confiance en toi, allons-y. (*Il place sa main gauche sous le couteau en tremblant*).

MONICA — J'ai mal à la peau et à la racine des cheveux, j'ai mal aux yeux, à la bouche, aux veines et aux vertèbres, j'ai mal à l'anus et au vagin.

DAVID — Reste avec moi, ne m'abandonne pas, si tu te replies sur toi-même je ne pourrai pas vous aider. J'aurais pu fuir, tu sais ? Si je n'avais pensé qu'à moi je l'aurais fait. Dans ma carrière, dans ma vie, j'ai eu une proposition artistique qui n'admettait pas de charges familiales. Ce n'est pas que vous étiez une charge, mais n'importe quel homme aurait fait passer d'abord son travail, et je ne l'ai pas fait. Je ne t'ai jamais parlé de ça.

MONICA — Je ne sais pas pourquoi tu ne me l'as pas dit. Je t'aurais dit d'accepter, de ne pas être stupide. Mourir de faim ensemble, ce n'est pas très intelligent.

DAVID — Alors pour toi mon père a été très intelligent parce qu'il a fui et a fini par triompher dans la musique. Mais il nous a abandonnés il nous a oubliés.

MONICA — Toi, tu serais venu nous chercher, j'en suis sûre.

DAVID — Je ne sais pas. Dans le cas de mon père il y avait une femme, une étrangère.

MONICA — Cette proposition de travail pour toi venait aussi d'une femme ?

DAVID — Je n'ai pas dit qu'il s'agissait d'un travail. C'était une occasion en or qui s'est évaporée.

MONICA — Ce devait être une femme d'un certain âge qui te l'a proposé. Je me souviens d'un film sur ce thème-là, une femme mûre et un homme jeune et pathétique... Je ne me rappelle pas le titre. Cette occasion en or aurait été bien pour toi. Tu ne vivrais pas dans ce pays, tu voyagerais dans le monde entier, tu aurais des maîtresses, tu ne saurais pas ce que c'est que la faim, et tu ne porterais pas des chemises rapiécées.

DAVID — Je suis pathétique ? Tu me vois comme un homme pathétique ?

MONICA — Le personnage de ce film l'était. Toi tu es seulement ennuyeux.

DAVID — Je te parais ennuyeux, eh ben! Depuis quand ?

MONICA — Je ne sais pas, en général. Depuis toujours.

DAVID — Tu ne me blesses pas, dis ce que tu ressens, ce que tu voudras, ça ne me blesse pas. Quand je décide de me sacrifier pour vous, toi tu veux confesser des secrets. Parle, ça ne me blessera pas. Il est des choses qui font plus mal.

MONICA — Je n'ai plus rien à dire. Tu aurais dû accepter ce contrat, ou n'importe quoi... Imagine qu'on nous propose d'être des tueurs à gages ? Que dirais-tu, quelle serait ta décision ?

DAVID — J'accepterais.

MONICA — C'est ce que je pensais.

DAVID — Et toi que répondrais-tu ?

MONICA — Il faut toujours quelqu'un pour nettoyer le sang répandu.

DAVID — On nous a changés. Avant nous n'étions pas comme ça. Il y avait de l'espérance dans notre cœur, de la joie, malgré la pauvreté et la peur d'être dénoncés.

MONICA — Moi je ressens la même chose que quand j'étais une adolescente ingénue et vierge qui s'asseyait pour lire sous les cerisiers. Je rêvais d'une vie différente dans un endroit chaleureux où les gens se respecteraient. À présent, je ne rêve plus, ou alors des cauchemars, je ne lis pas de livres non plus, je n'ai plus revu un cerisier comme ceux de mon enfance. Je ne suis pas vierge bien sûr, spécialement cette nuit.

Silence

DAVID — Je gagnerai de l'argent pour qu'on opère l'enfant dans une bonne clinique. Et la fillette aura un joli jardin et le meilleur spécialiste au monde pour la soigner.

MONICA — Elle s'appelle Aisha, notre fille s'appelle Aisha et le petit, Alan. On ne les appelle pas par leurs noms depuis ça fait... Je ne me souviens pas. C'est comme si on avait perdu nos prénoms tous les quatre. Tu te souviens du mien ?

DAVID — Monica, s'il te plaît.

MONICA — Hé, David, comment vas-tu ? David, comment tu te sens ? Tu vas me faire cadeau de ta main gauche en guise de trophée masculin, ou comme cadeau de nocés que nous n'avons pas eu ? Cela soulagera nos cœurs tourmentés.

DAVID — Je t'ai offert ma vie, Monica. Conserve ma main jusqu'à ce qu'elle devienne cendre si cela te fait plaisir. Nous ne pouvons pas tarder plus longtemps, aide-moi avant que la... avant que Aisha ne se réveille une autre fois.

MONICA — Elle ne se réveillera pas.

Monica dépose délicatement le trognon de la pomme sur la table. Elle s'approche de David et lui enlève le couteau. Elle le lève à deux mains au-dessus de sa tête et le laisse tomber d'un coup sur le poignet de David.

David crie et s'écroule par terre, évanoui.